

Recension de Hervé Oulc'hen, *Sartre et le colonialisme. La critique d'un système*, Port Baly, La Digitale, 2014, pp. 61.

Andrea Cavazzini

Parmi les événements du XXe siècle, les luttes anticoloniales ont représenté, pour Sartre et son œuvre, une *interpellation* dont les conséquences ne sauraient être surestimées. L'importance du livre dense et pointu d'Hervé Oulc'hen consiste à rappeler le rôle crucial que la confrontation avec le colonialisme, mais surtout avec ses ennemis, joue dans la mise à l'épreuve d'une pensée « engagée » qui se construit à même les exigences et les contraintes imposées par des engagements singuliers et irréductibles. Le système colonial et les luttes visant à le détruire, sont appréhendés à partir de ce que Franco Fortini aurait appelé leur *insistance* – l'écharde qui creuse un vide dans la maîtrise de ses actes-discours en ébranlant toute identité à soi auto-satisfaite, et l'éperon qui éveille la conscience en tant que tâche toujours-déjà située depuis le lieu d'une altérité inassimilable. Comme le rappelle H. Oulc'hen, « en même temps qu'il analyse le colonialisme, Sartre s'interroge sur son rôle d'intellectuel, ainsi mis à l'épreuve de son "actualité" » (p. 8). Une interrogation qui enracine la critique du colonialisme – telle que Sartre peut la produire dans la situation qui est la sienne – dans une réflexion sur « la responsabilité politique de l'acte d'écrire » (*Ibid.*).

H. Oulc'hen a raison d'insister sur cette relation entre écriture et engagement anticolonial. Les écritures sartriennes recueillies dans *Situations V*, où Sartre expose ses positions à l'égard des luttes anticoloniales, ont été considérées à la fois comme des « appels au meurtre » purs et simples, relevant d'une « philosophie de la violence » irrationnelle, et comme des exercices littéraires de persuasion irresponsable, où l'intellectuel « en chambre » s'accorde le privilège d'exalter, « la plume à la main », ce que d'autres vivent immédiatement comme violence et mort concrètes (p. 7-8). C'est tout l'enjeu de la critique menée par Raymond Aron dans *Histoire et dialectique de la violence* (1973) : montrer que l'intellectuel engagé est une figure du nihilisme qui finit par incarner à la fois la destruction cynique des conditions de la vie civile et la séparation irresponsable d'avec toutes les données concrètes de l'action politique. Au « manichéisme » de Sartre, il faudrait opposer un point de vue « libéral » susceptible d'accepter la possibilité de « voir le monde avec les yeux de l'autre » (p. 8). H. Oulc'hen montre très pertinemment que cette capacité « libérale » de s'installer à la place d'autrui n'est que la formulation « civilisée » de l'idéalisme assimilateur et anthropophage que Sartre essaie de dépasser depuis ses textes fondateurs sur l'intentionnalité. La conscience est toujours provoquée par une altérité qu'elle ne peut réduire à ses propres cordonnées ; l'appropriation sartrienne de la phénoménologie converge avec la mise en question du rôle de l'intellectuel précisément dans le rapport à l'écriture *engagée* propre aux textes militants, qui représentent pour Aron le paradigme du solipsisme irresponsable : « Une théorie désengagée du colonialisme charrierait en sous-main une philosophie spontanée de l'écriture [...] selon laquelle montrer, c'est entériner la passivité du fait accompli, en le saisissant de l'extérieur, depuis une position de survol. A l'inverse, les textes de *Situations V* témoignent en faveur d'une écriture engagée et située, conçue comme praxis » (p. 9). L'écriture ne saurait se détacher de la situation de conflit dans laquelle elle vise à s'inscrire, et dont l'enjeu est l'activation subjective du sujet d'une lutte contre l'oppression et la passivité immémoriales : « Le diagnostic de la violence coloniale repose sur un primat politico-moral de la praxis [...] la responsabilité de l'écrivain qui engage par son acte d'écriture la responsabilité de son lecteur, en favorisant sa puissance d'agir » (*ibid.*).

Pas d'écriture responsable qui pourrait s'extraire d'une blessure historico-anthropologique pour circuler librement entre les différents points de vue ; mais il importe de préciser que ce refus du « désengagement » de l'intellectuel-diagnosticien n'implique nullement une adhésion totale, immédiate et aveugle à la position d'une des parties en lutte. Au contraire, l'engagement de cette écriture se fonde sur l'assomption subjective d'une distance obligée, d'une limite infranchissable qui sépare à jamais l'écrivain de l'autre conscience qui l'a *provoqué* depuis le lieu opaque de sa lutte : « Face au phénomène colonial, cette puissance d'agir [...] semble reconduite à une double impuissance du côté occidental, tant pour l'intellectuel engagé que pour le lecteur. Refusant toute

complaisance et tout paternalisme, Sartre va jusqu'à affirmer cette impuissance comme impossibilité assumée par lui de préfacier *Les Damnés de la Terre* » (*ibid.*). L'écriture, l'activité de l'intellectuel, ne peut être réellement engagée qu'en refusant l'effacement de ce qui empêche précisément de se mettre à la place de l'autre, pour le « comprendre » ou pour le « représenter » : « L'accent est mis sur une intentionnalité discursive qui se définit moins par une visée immanente et assimilatrice, chère aux tenants de l'idéalisme "alimentaire" de la contemplation, que par une visée accompagnée d'un dévoilement objectif, qui repose sur une relation interne d'exclusion dévoilant une situation inassimilable » (*ibid.*). L'enjeu est tant historico-politique qu'ontologico-phénoménologique : « La conscience engagée dans le monde ne saurait s'assimiler le monde avec lequel elle entretient un rapport de non-constitution » (*ibid.*).

Si la conscience engagée ne constitue nullement le monde, c'est que le monde la constitue en premier lieu. Et en particulier cette structure fondamentale du monde humain qu'est la présence inassimilable d'autrui en tant que source d'une activité de la conscience nécessairement non-identique. Dans ce que ma conscience ne saurait assimiler – en l'occurrence : les luttes des colonisés – se révèle l'activité d'Autrui, l'autre-conscience comme active, que ma propre activité rencontre précisément à travers cette asymétrie, ce décalage irréductible, l'assimilation ne pouvant que reproduire la réduction d'(au moins) une conscience au rang d'objet passif. Le colonialisme est la situation où ces apories et ces paradoxes ontologiques et « moraux » se manifestent de manière paradigmatique ; car, tout en préconisant de se joindre à ceux qui font l'histoire commune de l'homme¹, l'intellectuel européen qu'est Sartre ne (se) cache pas que les européens étaient « les sujets de l'histoire, nous en sommes à présent les objets »². A l'encontre de la vision d'une subjectivité toute-puissante qu'on lui attribue volontiers, pour Sartre être engagé signifie nécessairement l'impossibilité de vivre simultanément des deux côtés des divisions qui traversent l'humanité. C'est la reconnaissance de la finitude essentielle qui empêche de se vouloir juge impartial des scissions qui rendent les hommes étrangers à eux-mêmes.

On pourrait rapprocher ces enjeux d'une autre analyse de la pensée sartrienne dont le point de départ est également une critique de la critique aronienne de la violence. Dans son *Anti-Aron*, Pierre Verstraeten commence par rappeler que « Raymond Aron considère la philosophie de la liberté de Sartre comme responsable de sa conception de la violence et plus précisément de sa bienveillance et même de son soutien à certaines formes de terrorisme. Il met dans un même ensemble monisme, dogmatisme, manichéisme, révolution, face à pluralisme, relativisme, libéralisme et réformisme »³. C'est contre cette image d'un Sartre prophète de l'absoluité subjective et de sa résolution intégrale de toute substance historico-anthropologique que P. Verstraeten commente : « L'appartenance à l'espèce humaine semble l'ultime vérité de toute réalité pratique "élémentaire" : parler, marcher, percevoir, etc. Et de fait, quel que soit le niveau concret et circonstancié de la pratique, je ne peux me faire mérite de ce qui ne peut être que fruits tirés du patrimoine générique de l'espèce humaine, mérite limité sinon subordonné, et s'il doit y avoir mérite que ce soit seulement celui de l'humilité : la restitution de ses bénéfices à la seule créativité collective (aveugle, inconsciente) du peuple, du génie de la nation, de l'espèce... »⁴. C'est parce que Sartre prend très au sérieux ces strates ontologiques qui sont le tissu de l'humanité commune que le travail de la désaliénation ne saurait se réduire à la pure table rase, et que l'homme qui « n'est pas condamné à aligner son futur sur le passé de l'humanité » est pourtant « sollicité à inventer un futur en dépassement-assomption du passé ou en son assomption transformatrice »⁵. Par conséquent, la rupture radicale de cet être-commun, la mort et l'anéantissement individuels et collectifs, ne représentent jamais une négativité abstraite et extérieure : « Car c'est à tout instant et par chacun que se définissent les conditions de reproduction de la vie, *ce sans quoi* la mort (passive ou active, suicidaire ou révolutionnaire)

¹ J.-P. Sartre, « Préface » (1961), in F. Fanon, *Les Damnés de la Terre*, Paris, La Découverte, 2002, p. 36.

² *Ibid.*, p. 33.

³ P. Verstraeten, *L'Anti-Aron*, Paris, La Différence, 2008, p. 21.

⁴ *Ibid.*, p. 29.

⁵ *Ibid.*, p. 31-32.

apparaît comme la seule modalité de poursuivre la vie... par d'autres moyens : la mort voulue ou risquée comme modalité paradoxale de poursuivre la vie »⁶. Cette analyse de P. Verstraeten introduit le thème de la « réquisition » de la conscience par l'altérité indépassable que constitue l'appartenance à l'humanité commune : problématique archi-historique qui hantera les dialogues tardifs avec Benny Lévy, où Sartre se confronte en même temps avec le « manichéisme » que lui reproche Aron⁷. Il y a donc un fil qui relie cette problématique ontologico-fondamentale et la querelle autour du colonialisme et des luttes anti-coloniales. Fanon lui-même en témoigne, en affirmant que l'« entêtement dans la violence » de la part des colonisateurs aussi bien que des colonisés, « qui rappelle par tant de côtés la complaisance dans le morbide », a été la condition de la naissance d'une « nouvelle humanité » : « La thèse qui veut que se modifient les hommes dans le même moment où ils modifient le monde, n'aura jamais été aussi manifeste qu'en Algérie. Cette épreuve de force ne remodèle pas seulement la conscience que l'homme a de lui-même [...]. Nous assistons en Algérie à une remise en marche de l'homme »⁸.

C'est bien d'une « apocalypse » révolutionnaire qu'il s'agit dans le texte de Fanon, mais elle relève moins d'une vision nihiliste et messianique de la violence révolutionnaire que de la tentative de réintégrer dans un devenir-commun de l'humanité une situation où la violence extrême est de toute façon toujours-déjà présente. Car, on a tendance à l'oublier, ce n'est pas la rupture révolutionnaire qui introduit de la violence, mais la reproduction du système dans la répétition de sa constitution objective et subjective. H. Oulc'hen a le mérite de le rappeler, contre la critique de Jacques Rancière du paradigme de la guerre-libération chez Sartre – une critique qui reste rivée aux spéculations sur la forme en quelque sorte « pure » de l'agir politique : « Les prises de position militantes de *Situations V* ne font pleinement sens qu'avec les analyses anthropologiques de la *Critique* » (p. 58). Des analyses « engagées », certes, et par-là inscrites dans une réquisition « morale » de la conscience théorisante ; mais aussi des analyses qui empêchent de réduire la praxis révolutionnaire à une pratique politique réduite à un formalisme qui ne s'enracine dans aucune condition déterminée (p. 57). C'est l'analyse du système colonial pris dans son ensemble qui montre l'omniprésence d'une violence dont il s'agit précisément de réinscrire dans une téléologie « vitale » les réactions et les symptômes. H. Oulc'hen mobilise Marx, Bourdieu, Foucault et l'école socio-anthropologique française pour étudier les analyses que Sartre consacre au système colonial. Nous ne pourrions pas suivre son commentaire ; on se limitera à souligner l'importance accordée par H. Oulc'hen à la thèse de la surexploitation : « S'appuyant sur la thèse de Marx selon laquelle l'exploitation des travailleurs, source de survaleur accumulable, s'accompagne nécessairement d'une surexploitation tendancielle, Sartre montre [...] que le système colonial est enté au départ sur un ensemble d'actions violentes et douloureuses qui sont celles des débuts du capitalisme en métropole. Cette violence d'exploitation s'est durcie en rapports de surexploitation, dont la logique finit par échapper à leurs auteurs, voire par se retourner contre eux : [...] la violence coloniale devient une négation inconvertible [...] qui ne peut être dialectiquement convertie en *pouvoir* positif [...]. Tout se passe donc comme si Sartre retrouvait, à propos du colonialisme, la thèse marxienne de la *violence structurelle* selon laquelle le capitalisme développe simultanément la fonctionnalité économique et l'excès de la surexploitation sur l'exploitation, c'est-à-dire l'excès de la violence sur l'institution, l'excès du négatif sur le positif, inhérent à la structure économique elle-même » (p. 21). Ces remarques renversent définitivement la critique menée par Aron : *ce n'est pas la violence révolutionnaire qui rompt avec les conditions déterminées de l'existence commune, mais précisément la violence immanente au système colonial*. « La destruction violente de l'autre

⁶ *Ibid.* p. 32. P. Verstraeten cite comme exemple d'entreprise suicidaire étudiée dans la *Critique* « celles des populations primitives dépossédées – par l'intrusion coloniale – de leur système vital de reproduction d'existence » (*Ibid.*). Ce qui suggère de considérer l'ouvrage de H. Oulc'hen comme un prolongement de *L'Anti-Aron* mené à partir d'un paradigme historico-social décisif.

⁷ Je me permets de renvoyer à A. Cavazzini, « La révolution et l'archi-histoire. Sur les dialogues entre Sartre et Benny Lévy », in *L'Année sartrienne*, 2014.

⁸ F. Fanon, *Sociologie d'une révolution*, réédition de *L'An V de la Révolution algérienne* (1959), Paris, Maspero, 1968, p. 12-13.

homme, perçu et objectivé comme l'incarnation du "mal radical", n'en reste pas moins, *in fine*, l'horizon ultime [...] qui oriente et motive toutes les politiques de la rareté » (p. 20). Or comme le rappelle H. Oulc'hen à travers une citation d'Etienne Balibar, le capitalisme est le paradigme des politiques de la rareté : « Pas de capitalisme sans population excédentaire, mais pas de population excédentaire sans violence dont les cibles sont avant tout les peuples extra-européens » (p. 19-20). Comme le rappelle Sartre dans la *Critique*, « il est nécessaire que le colonisé ne soit *rien*, sauf une force de travail qu'on achète à des prix toujours plus bas » (p. 16). D'où la conclusion inévitable que tire H. Oulc'hen : « L'extrême violence coloniale donne une image grossière de la violence euphémisée qui règne en métropole » (p. 28).

Si la violence révolutionnaire est ainsi située dans sa fonction dialectique par rapport au nihilisme « manichéen » du système colonial et du capitalisme lui-même, la question reste entièrement ouverte si les luttes révolutionnaires ne risquent pas de tomber elles-mêmes dans la logique qu'elles essayent de défaire. On croit pouvoir affirmer que ce problème a été au cœur de la pensée de Sartre jusqu'à la fin de son trajet. Ce qui est au contraire difficilement contestable est la pertinence des analyses de la violence coloniale pour appréhender la généralisation actuelle des rapports capitalistes, qui implique une relation désormais entièrement asymétrique entre les surnuméraires et la reproduction du système : « Les multiples rouages qui régissent les aspects les plus infimes des vies humaines de plus en plus globalisées se passent de plus en plus de justifications, ou d'idéologie si l'on veut, tant aux yeux de ceux qui les organisent qu'aux yeux de ceux qui les subissent. En un sens, nous assistons à une sorte de re-naturalisation tendancielle des cultures [...]. L'humain, alors, n'est plus seulement en trop, d'un excès sur lequel il faudrait s'expliquer et pour lequel il faudrait inventer une place et des médiations [...], mais il est tout simplement "jetable" »⁹. Cette situation rappelle à certains égards celle de la violence coloniale et de son incapacité à s'institutionnaliser à travers un système de médiations et de légitimités. Mais toute l'analyse concrète serait à modifier en fonction de l'horizon capitaliste-mondialisé. Cet horizon a saturé les formes de la violence, qui oscillent, faute d'instanciation au sein d'un processus d'émancipation, entre la reproduction anonyme du système et l'explosion de fureurs qu'Achille Mbembe qualifie, en ce qui concerne le monde post-colonial, d'« épileptiques », en renouant par-là avec l'analyse fanonienne des expressions subjectivement pathologiques de l'impuissance du dominé. C'est sans doute l'un des mérites du travail de Sartre sur le colonialisme de rappeler que le problème de la violence investit en dernière instance le rapport entre l'individu et l'espèce. L'essai d'H. Oulc'hen nous permet de cerner ce travail dans la totalité de ses enjeux.

⁹ B. Ogilvie, *L'homme jetable. Essai sur l'exterminisme et la violence extrême*, Paris, Editions Amsterdam, 2012, p. 134-135.